



pentagramme

Lectorium Rosicrucianum

La Sagesse qui pense dans le silence

La vie et l'œuvre de George Robert Stowe Mead

Echo de la Gnose

Quelques pensées à propos de « La Voix du Silence »

« Ton Dieu – Mon Dieu »

Considérations sur l'unité et la multiplicité



2010 | NUMÉRO 1



La revue pentagramme paraît six fois par an en allemand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Rédacteur en chef

A.H. v. d. Brui

Responsable éditorial

P. Huys

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: pentagram.in@planet.nl

Administration et abonnement

Editions du Septénaire
219 Maison Rouge
F-68550 Lapoutroie, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme A. De Jongh
e-mail: secl lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
<http://canada.rose-croix-d-or.org>

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting RozeKruis Pers
Bakenesergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

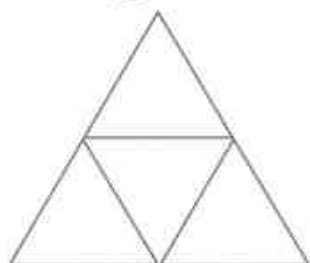
© Stichting RozeKruis Pers
Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.

ISSN 1384-2072
CCP 18-406-9

Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant intérieurement à une véritable révolution spirituelle.

pentagramme



Combien de fois ne soupérons-nous pas, pris que nous sommes dans une vie fiévreuse : « Je ne vis pas, je suis vécu ! » Dans son premier article, le gnostique Jan Van Rijckenborgh (1898-1968) percevait que nous sommes vécus par des éons ! Douze concentrations de forces provenant sans doute du passé mais qui n'ont pas du tout disparu, et qui ne font pas partie du plan. Ils nous tiennent continuellement occupés. Raison pour laquelle Jan van Rijckenborgh met l'accent sur la seule possibilité que nous ayons : s'élever dans un « treizième éon », un champ magnétique pur, comme la Pistis Sophia dans l'évangile du même nom.

Cela nous amène au théosophe et gnostique George Mead (1863-1933) qui, parmi d'autres, traduisit la *Pistis Sophia*. Les trois articles suivants sont des textes du symposium du 24 novembre qui eut lieu au Centre de Conférence de Renova sous le titre : *La Voix du Silence*, et dédié à George Mead, à Mme Blavatsky et à son livre – un joyau – intitulé *La Voix du Silence*. Ces allocutions furent précédées de textes de la littérature mondiale.

Si vous avez éprouvé la nature du silence, l'article suivant fait comprendre les conséquences bienfaisantes de la pratique du silence intérieur :

« comme si l'aimant que sont les âmes s'orientait en une aspiration silencieuse vers le seul et unique but ». Les rose-croix entretiennent ce désir dans leurs temples. Le dernier article : « Ton Dieu et mon Dieu », est un texte qu'on lit parfois dans les temples. « L'Unique est invisible » on ne peut que déduire son existence de la multiplicité ; pourtant il est plus vrai que la multiplicité. » La rédaction espère que, partant de la multiplicité des choses, vous percevrez ce message : « Cherche, ô âme, à concevoir la véritable idée, grâce à l'existence des choses et de leur essence. Et sache que, dans ce monde, tu ne demeures pas, que de lui tu ne peux rien emporter. Saisis la signification de l'Un, et délaisse la profusion des formes. »

Nous souhaitons que cette lecture vous inspire.

année 32 numéro 1 2010

sommaire

la puissance particulière du treizième éon 2

j. van rijckenborgh

la voix du silence 16

renova, symposium 2009

• hermès trismégiste 18

• une vie au service de la parole 20
sur la vie et l'œuvre de george mead

• écho de la gnose 26

• a propos de « la voix du silence » 32
« ton dieu et mon dieu » 36

traité sur l'unité et la multiplicité

Couverture : La rose, en raison de sa forme délicate, de son parfum et de sa beauté subtile, est un symbole particulièrement adéquat de la vie de l'âme impossible à formuler. Dans une légende orientale, une rose blanche est un don du Très Haut. Sa beauté exalte un rossignol qui se pose sur sa tige. Il chante un hymne sublime mais les épines le piquent à la gorge et la rose se teint de rouge. Enfin le soleil guérit la blessure et revêt la rose de reflets d'or irisés, couleur de la perfection absolue.

la puissance particulière du treizième éon

J. van Rijckenborgh

Supposez que nous ayons dans l'idée une certaine image, que nous la conservions, que nous la communiquions à nos enfants et à tous ceux susceptibles de l'accepter ; que des artistes la dessinent, la peignent et la sculptent ; que des poètes en fassent des vers : voilà la manière dont un éon se forme dans la sphère réfléchrice. Ce sont des projections des idées et des convoitises humaines, qui finissent par prendre vie dans la sphère astrale, et qui se mettent à diriger et dominer l'humanité entière. La force des éons ne cesse d'augmenter parce que les hommes ne cessent pas de les nourrir de leurs pensées. Or ces éons dérobent, à tous les hommes tournés vers la Gnose, leur force de Lumière. Normalement, cela se passe chaque nuit lorsque l'élève entre dans la sphère astrale et confie son corps au sommeil.

De ce fait découlent des conséquences importantes, dont l'exigence logique et impérieuse de se soustraire à l'influence de la sphère astrale de la nature de la mort.

Si nous constatons que, chaque nuit, nous en subissons l'influence funeste, la question se pose : « Comment s'en protéger, s'en libérer ? » (Voir le *Pentagramme* n°6 de 2009)

Dans *Le Livre du Sauveur*, la *Pistis Sophia* se figure que Jésus le Seigneur, après sa résurrection, traverse toutes les sphères et domaines de notre univers, de bas en haut ; que, revêtu de la glorieuse Lumière du mystère de l'origine, il dépouille tous les archontes et les éons – les concentrations et principes puissants de

cette nature – d'un tiers de leur force. Il en résulte que, dans une mesure croissante, l'emprise des archontes et des éons sur le système magnétique du cerveau diminuera, et à un moment donné, cessera complètement.

LE PASSÉ PARLE TOUJOURS EN NOUS Depuis notre chute en tant que microcosme, il s'est passé un temps indicible. L'histoire de ce passé s'est imprimée dans le système magnétique de votre être aural et tout ce passé continue à vous parler par le système magnétique du cerveau. Vous êtes liés à ce passé de milliards d'années que votre microcosme lui-même a aidé à structurer et à maintenir. Et il est parfaitement évident que tous les archontes et les éons de la nature dialectique vous font régulièrement entendre leurs voix et que beaucoup d'entre eux dominent actuellement votre être entier.

Votre être biologique intellectuel – votre état naturel – dépend entièrement d'eux. Ils déterminent votre culture et votre intelligence, actuellement dans cette vie, en ce qui concerne l'art, la science et la religion, comme les différences sur les plans social, politique et économique. Ils dirigent et déterminent aussi votre caractère tout entier, vos instincts et besoins biologiques, vos volontés et conduites personnelles ; ainsi nous ne pouvons que constater que « nous sommes de la nature mais en même temps des éons de cette nature, et que dans la situation du moment ce sont en fait les éons qui déterminent notre nature. »

La sphère astrale de la vie ordinaire est pleine de forces impies : les éons, qui sont des forces naturelles. Le mot éon signifie littéralement une durée de temps incommensurable. Cette notion fait comprendre clairement la relation des éons avec la sphère astrale. Les éons représentent donc des forces et activités astrales puissantes qui se sont formées au bout de temps très longs. Ce sont, par exemple, des pensées et convoitises des hommes si longtemps entretenues qu'elles sont devenues vivantes dans la sphère astrale. Les écrits gnostiques de l'antiquité les classent en douze groupes.



Jeune tenant un baume odorant et une étoffe, symboles de la purification et de la consécration. Bas relief dans le style de la cour des rois de la dynastie achéménide, trouvé dans la résidence de Xerxès à Persépolis (six siècles avant J.-C.).

Naissance d'un éon selon Goethe

Il y a vingt-cinq ans, H.C. Binswanger, dans son Livre *L'Argent et la Magie* (Geld und Magie) fait l'analyse de l'économie moderne d'après les deux pièces que J.W.Goethe (1749-1832) écrivit sur Faust, alchimiste du dix-septième siècle qui vendit son âme au diable en échange de la toute puissance.

Poète éminent, Goethe prévoit quels défis et quels dangers représente l'économie à venir. Son personnage, Faust, est l'homme qui s'efforce d'obtenir bonne fortune et bonheur. Il ne les trouve nulle part, ni dans l'alchimie en s'essayant à faire de l'or, ni dans l'amour de Gretchen et le plaisir qu'il en retire, ni dans ses voyages dans les royaumes mystiques des esprits. Néanmoins le diable le lui promet s'il lui vend son âme.

A la fin de sa vie, Faust acquiert un capital sous forme d'une terre au bord de la mer qu'il lui faut endiguer et défricher. Mais la transformation du monde en terrains économiquement prometteurs oblige à sacrifier froidement le vieux couple amoureux de Philémon et Beaucis en les expulsant de leur petite maison. Or, au moment où Faust croit atteindre ce qu'il désire, il ne voit rien. Il entend les travailleurs creuser, non pas une terre nouvelle mais sa propre tombe. Que Méphisto ne tombe pas en possession de l'âme de Faust correspond aux vues optimistes de Goethe, qui voit le Mal comme une certaine force susceptible d'engendrer le Bien, ce que révèlent les paroles suivantes de Méphisto : « Une partie de ma force veut toujours le mal et toujours le bien », ou « d'une partie des Ténèbres surgit la Lumière. »

Que Faust soit finalement sauvé par des puissances supérieures, Goethe l'explique en leur faisant dire : « Celui qui ne cesse de faire des efforts, nous pouvons le délivrer. »

NOUS CRÉONS NOS PROPRES DIEUX Donc, encore une question : « Que sont ces archontes et ces éons dont parle la sagesse gnostique ? »

Ce sont des principes puissants et de puissantes concentrations, certaines tensions et relations électromagnétiques qui interviennent dans ce monde. Donnons ici des exemples : Vous vous trouvez sur une île totalement inhabitée et inhabitable ; pas de maison, pas de vêtement, pas de feu. Vous n'êtes qu'un être biologique doté d'une conscience biologique, un être pour la première fois conscient qu'il existe. Le monde où vous vous trouvez est dur, froid, hostile, infiniment cruel ; donc c'est ici l'instinct de conservation qui va jouer, la lutte pour l'existence. Impossible d'en sortir : c'est la loi fondamentale de la nature.

Et c'est sur la base de cette loi fondamentale que se développe progressivement votre conscience intellectuelle. Cela commence avec la mémoire des conséquences négatives de la lutte pour la vie, dans le but de structurer une pensée à partir des expériences mémorisées, et afin de parvenir à des résultats positifs à partir des conséquences négatives de cette lutte pour la vie.

Chacun s'occupe à obtenir des résultats positifs dans cette nature et cela – vous le comprendrez maintenant – sur la base des besoins biologiques du moment. C'est en premier lieu une activité du cerveau. Mentalement celui-ci fait un plan, un plan pour se conserver. Quand cette conception mentale est achevée et qu'il continue à travailler mentalement, cela

grandit dans son champ de respiration et à un moment il en est obsédé. Il est alors possédé par son plan. Et c'est ainsi qu'un archonte est créé, un dieu naturel. Selon une formule particulière, des rayonnements d'une partie du champ électromagnétique naturel ont été transformés en un principe électromagnétique particulier logé dans un microcosme. Un dieu naturel individuel est né !

Quand de plus en plus de gens sont entraînés par le souci de leur propre conservation, ils créent ensemble un puissant dieu naturel. Alors apparaît un champ électromagnétique dont la force est plus puissante que les archontes individuels. Avec cette nouvelle force importante on peut réaliser en partie un plan pour la sauvegarde personnelle de chacun. Ce dieu naturel, cet archonte est alors exalté et honoré pour sa réussite et l'on structure un plan de trois manières :

- On établit un culte pour l'archonte,
- Un art religieux apparaît pour soutenir ce culte,
- Et une science, afin de maintenir les premiers résultats.

Et l'on s'efforce de perfectionner le plan. Ainsi l'on voit comment l'art, la science et la religion découlent de l'instinct de conservation biologique primaire de l'être humain. Face à cette découverte il y a deux attitudes : y croire ou non. Ces deux points de vue ne concernent qu'une différence de goût. Chacun

La vision qu'a Binswanger de ce drame est fascinante. Entre autres, il commente la scène du premier acte de Faust II, où Faust, considéré comme le héros en titre de la cour de l'empereur allemand, fait un exposé sur la création et la considération de l'argent.

Pour donner de nouveaux moyens financiers à l'empereur en pleine banqueroute, il fait imprimer par le diable, Méphisto, de la monnaie de papier sous sa signature.

Le gage en est les matières premières non encore extraites des terres de l'empire.

Ainsi une chose, du papier sans valeur intrinsèque, est transformée en moyen de paiement pour stimuler l'économie.

Selon Binswanger : « L'économie serait une continuation de l'alchimie avec d'autres moyens. »

La réédition de L'Argent et la Magie est peut-être le signe que Faust II est « d'une actualité qui n'a pas été comprise », parce que Goethe, au commencement du dix-neuvième siècle, prévoit ce dont nous ne sommes qu'aujourd'hui tous convaincus : la croissance de l'économie est le plus important indicateur du développement extérieur de l'humanité.

« Juste au temps de la crise du crédit », explique Binswanger, « le chef d'œuvre de Goethe s'avère un texte clef. »

Mais l'humanité peut-elle faire autrement ? Chacun de nous n'entretient-il pas ces archontes et ces éons ?

en tient pour son archonte. Vous ne croyez qu'au vôtre, non à celui de quelqu'un d'autre.

COMPORTEMENT DES ARCHONTES En raison de la quantité de nourriture mentale tellement dynamique qu'ils reçoivent, les archontes grandissent d'une façon incroyable. Mais il existe une loi scientifique naturelle : « tout ce qui se ressemble s'assemble » et dans le cas contraire, tous luttent réciproquement. Les concentrations électromagnétiques esquissées ci-dessus se rassemblent à un niveau supérieur si leurs vibrations sont semblables. Ces puissants principes se rassemblent sous forme de concentrations, autrement dit les archontes se rassemblent et forment des éons. Les éons sont des nuées d'archontes de semblables vibrations. Et nous considérons les archontes comme des dieux naturels de petit format, plus planétaires évidemment que les éons formant des dieux naturels de format universel, des dieux inter cosmiques.

Ainsi vous vous imaginez comment, de bas en haut, les instincts, tendances et besoins de l'humanité dialectique – si une ère dure assez longtemps – peuplent l'univers entier de puissantes forces qui gouvernent la nature entière par une « contre-nature ».

Une contre-nature ? Oui, car tous ces éons et archontes sont l'expression des indicibles besoins de l'humanité fondamentalement misérable. Mais l'humanité peut-elle faire autrement ? Chacun de nous n'entretient-il pas ces archontes et ces éons ?

Il nous reste maintenant à examiner s'il y a une issue, une solution à ce problème. Or il y a deux solutions : l'une négative, l'autre positive.

Dans la nature dialectique existent des rayons électromagnétiques fondamentaux en rotations, et exerçant leur influence selon une régularité déterminée. Or ces archontes et ces éons perturbent ces rayonnements et leurs influences ; ils les détournent de leur trajectoire. Ces transformations électromagnétiques effectuées par l'humanité causent l'inharmonie de notre champ de vie, inharmonie perpétuelle, comme vous savez, qui aggrave les conditions de vie dans la nature dialectique. Ces dieux que les humains ont eux-mêmes créés leur apportent une aide qui n'est pas sans s'avérer suspecte.

Vous concevez que, les plans de l'humanité n'étant jamais complètement réalisés, la culture des archontes et des éons doit se poursuivre et se poursuit, ce qui ne fait qu'augmenter l'inharmonie par rapport au champ magnétique fondamental. Et ainsi en arrive-t-on à une limite, à une crise.

Le champ magnétique fondamental de la nature dialectique est lié à l'univers entier et, comme celui-ci est plus fort que celui de la nuée des éons, quand la crise survient, il n'y a pas déversement des forces universelles, mais le contraire : un grand nettoyage. Et c'est quelque chose de ce genre qui se passe dans l'univers actuellement. Les rayonnements et activités des éons, créés et sans cesse entre-

tenus par l'humanité, mettent en danger le champ fondamental de la nature ; en conséquence la force des éons va leur être enlevée. Ce seul résultat en produit un autre. Quand les éons sont privés d'un tiers de leur force, cela signifie, entre autres, que le système magnétique terrestre se détache d'eux. Dès lors, ils ne peuvent plus exercer leur force sur les humains, ni ceux-ci agir par eux. Et vous pensez peut-être : « Tan mieux ! » Mais vous rendez-vous compte qu'il faut mettre quelque chose d'autre à la place ? Si le travail des éons est anéanti, l'humanité retourne à l'origine du monde dialectique, à son point de départ biologique. L'harmonie des forces fondamentales se rétablit alors dans l'univers dialectique, et l'homme se retrouve comme au début, sans plus de culture. La civilisation est anéantie. Seul demeure l'homme biologique, nu.

LA PORTE DE SORTIE Vous comprenez que c'est extrêmement dramatique. L'homme atteint une limite et retourne au point de départ. Il se refait alors des dieux et, les ayant créés et leur rendant un culte, il prépare leur mort !

Mais si vous voulez échapper à ce destin, dont vous avez déjà tant de fois suivi le cours en tant que microcosme, alors vous devez vous retourner et prendre un autre chemin, le chemin du treizième éon. Car le treizième éon, constate la Pistis Sophia, est le seul à qui la force ne soit pas enlevée lors des crises et des inévitables bouleversements de l'histoire du



monde. Il en résulte que le treizième éon et ceux qui appartiennent à son système continuent leur développement.

Dans la Pistis Sophia, il est question de sphères. Ces sphères des archontes et des éons sont bien des forces de la nature mais pas de la nature fondamentale de l'univers. On peut les considérer comme des transformateurs électromagnétiques construits par les humains ; transformateurs qui contraignent les courants fondamentaux à se laisser transformer et canaliser par eux. C'est ainsi que, périodiquement, un conflit électromagnétique a lieu dans l'univers dialectique. Dès que la puissance des archontes et des éons dépasse une certaine limite, se déclenche une révolution inter cos-

«Votre or n'est pas notre or »

Dans le premier Faust, celui-ci n'est pas un alchimiste. Goethe voit dans l'économie moderne qui s'annonce – où la création de l'argent joue le rôle principal – une continuation de l'alchimie mais par d'autres moyens. L'impression de la monnaie de papier revêt un caractère magique.

Pour Binswanger : « une chose qui se passe facilement, sans peine et sans effort, de façon rapide et pratique, voilà ce qui caractérise la magie. Pensez au prestidigitateur qui, en un tour de main, fait sortir de sa manche un nombre apparemment sans fin de petits foulards. Au lieu de faire de l'or à partir de plomb, l'économie moderne fait de l'argent avec du papier, elle crée, sans limite, des valeurs sans contre partie matérielle. »

Goethe le montre par l'intermédiaire de Méphisto qui inspire à Faust l'idée de convaincre l'empereur d'imprimer de la monnaie de papier portant sa signature. Méphisto s'attend à ce que cela finisse par « l'inflation et le chaos, en tant que partie de cette force qui toujours veut le mal ». Mais Faust se sert de cet argent pour exploiter de nouvelles terres et ainsi stimuler l'économie.

De cette manière il soutient l'attente de Méphisto qui « veut toujours le mal, mais ainsi finit toujours par faire le bien. » Qui investit de l'argent de papier nouvellement imprimé peut le transformer en réalisation, et donc lui donner de la valeur.

C'est l'alternative de l'inflation, et le rêve de Faust peut vraisemblablement durer. C'est aussi le parfait miroir de l'existence dialectique actuelle.

Dans Faust, l'empereur donne le privilège d'émettre des billets de banque et de créer ainsi du papier monnaie pour les banques.

mique en vue de rétablir l'équilibre perturbé, car cet équilibre est lié à celui de toutes les galaxies !

L'une des conséquences d'un tel conflit est « la suppression d'un tiers des forces des éons et des archontes » selon l'expression de la Pistis Sophia, ce qui signifie la rupture de la liaison de l'humanité avec les archontes et les éons. Une vibration magnétique totalement étrangère à l'humanité, d'une longueur d'onde et d'une force d'expansion absolument différentes, brise les liens existant depuis des millénaires entre, d'une part, le système magnétique du cerveau et l'être aural, et, d'autre part, les dieux naturels.

Il en résulte que l'humanité, coupée de ses créations mentales, se voit partir à la dérive tandis que la culture naturelle se transforme en catastrophe. La culture de l'humanité, œuvre des éons, est anéantie, et l'humanité retourne à son point de départ. En même temps elle perd totalement la mémoire, car le réseau des points magnétiques de l'être aural et de la personnalité se volatilise, ce qui fait que l'homme actuel redevient l'homme primitif du tout début.

Ceci se poursuit jusqu'à un certain minimum biologique. L'univers, notre nature, est entièrement purifié des archontes et des éons puis une nouvelle période culturelle commence. La roue se remet à tourner, atteint un sommet et puis c'est à nouveau la descente. Combien de fois notre microcosme n'a-t-il pas accompli ce périples ?

NATURE DU TREIZIÈME ÉON Une certaine partie de l'humanité est responsable de la création de ce treizième éon. Pour le comprendre, prenons l'exemple suivant : un être humain passe par un grand nombre d'expériences, de douleurs et de chagrins, et il en a assez des larmes et de la souffrance. Il découvre que toute la peine qu'il s'est donné n'a servi à rien ; que tout ce qui arrive est déjà arrivé dans les siècles passés. Ainsi perçoit-il la vraie nature du monde dialectique.

Il présume alors, à juste titre, que là n'est pas le but de l'existence humaine : qu'il doit y avoir quelque chose de vicié à la base de la manifestation universelle. Il se met à établir un plan concernant l'idée qu'il a de la façon de se libérer de la nature dialectique, de la nature de la mort qu'il connaît bien. Et pour le réaliser, il est prêt à n'importe quoi, au don total de soi, au don de sa vie. Que fait-il ? Il crée un archonte, non pour conserver cette nature mais pour la fuir, lui échapper. Puis il découvre des personnes qui cherchent aussi le sens de la vie. Dès lors ces personnes adhèrent à son plan un peu partout dans le monde ; des archontes grandissent. Bientôt, ces archontes se rassemblent et forment un éon, le treizième éon, encore faible et terrestre de nature. Que va-t-il se passer maintenant ? Les forces magnétiques de ce plan favorisent certaines actions et une certaine culture ; elles donnent donc des résultats dans le champ naturel, mais des résultats non encore satisfaisants. Pour quelle raison ? Parce que les tensions électro-

C'est toujours la même chose aujourd'hui, les banques de l'état on la licence d'opérer avec de la monnaie scripturale. L'état les soutient dans la mesure où chacun peut transformer cet argent fictif en moyen de paiement légal en espèces.

Goethe fait dire à Faust : « J'acquiers du pouvoir, des biens. » L'argent scriptural devient réalité, propriété.

L'homme s'est établi seigneur de la création. Par ce pouvoir il compte, au bout d'un certain temps, sur la maîtrise des forces de la nature. Faust rêve d'utiliser la force de la marée comme source d'énergie éternelle et illimitée. Car, raisonne-t-il, celui qui, un jour, maîtrisera les forces de la nature pourra créer de la « valeur » sans avoir à travailler, il pourra survivre éternellement dans cette nature. Faust, dans son pari avec Méphisto, a inclus le temps. Il perdra « son temps » s'il goûte « un instant suprême ». Là, Méphisto ne pourra donc jamais le contenter, l'instant ne viendra jamais où il sera tenté de dire : « Mais reste, tu es si splendide... » S'il semble avoir de la chance parce qu'il pense maîtriser les forces naturelles, il s'oublie pourtant : il éprouve un « moment suprême » et dit alors : « Reste, tu es si splendide. »

Le revers de la médaille, c'est que la maîtrise de la nature a pour résultat la perturbation du milieu. Dans son Faust, Goethe représente cela par l'expulsion de Philémon et Baucis qui doivent renoncer à leur vie idyllique au bord de la mer, symbole de la limite avec le supérieur.

Nous sommes enclins à voir cela comme la perturbation de l'équilibre naturel, mais il s'agit en réalité de la nature originelle de l'homme : une nature immortelle, appartenant à un monde différent : le jardin des dieux, un champ de vie spirituel d'une pu-

reté absolue, où les forces de notre nature se plient aux lignes de force de l'Esprit.

En alchimie, la pierre des sages servait à changer le plomb en or. Dans Faust c'est le « capital » qui fait fonction de pierre des sages : il y a de plus en plus d'argent « mort ». Dans un certain sens, c'est ici un aspect dynamique du capitalisme – et avec lui de notre nature. Notre économie – tout comme notre nature – n'a aucun objectif, nous n'en aurons jamais fini, nous ne saisirons jamais notre chance parce qu'elle n'en finit pas de courir, prisonnière d'une progression ininterrompue. Pure illusion dans le domaine matériel, le véritable progrès ne se trouve que sur le plan de l'âme, sous forme du développement possible de la conscience. Le progrès technologique qui nécessite l'utilisation sans limite des matières premières constitue une menace et porte en lui sa propre fin, et la nôtre. Nous sommes avec notre économie comme Faust avec la sienne : nous voulons jouir d'un progrès et d'un bien-être matériel sans fin dans cette nature. Les banquiers qui investissent se voient les maîtres de l'univers, rôle qu'ils ne peuvent remplir. Et cela mène à la crise financière actuelle. Mais plus encore, nous ressemblons à ce héros de Goethe, cet apprenti sorcier : nous avons invoqué des forces qu'il nous est impossible de maîtriser. Comme Faust nous pensons avoir structuré une croissance économique durable, une croissance sans fin de bien-être matériel. C'est le fil rouge de la tragédie humaine. « Mais votre or n'est pas notre or, » font remarquer les vrais alchimistes...

Sources: Hans-Christoph Binswanger,
FAZ 30 juin 2009, et Geld und Magie, 2009.
Pieter Steinz, NRC Handelsblad, 15/10/2009

magnétiques appartiennent encore à la nature ordinaire et ne conduisent qu'à des résultats dans le champ de la nature ordinaire.

LE SALUT DÉPEND DE LA COMPRÉHENSION PROFONDE La communauté réunie autour du plan de la délivrance ne perd pas courage et continue d'avancer. Sans modifier les lignes de sa philosophie, elle y apporte des corrections, elle approfondit sa philosophie d'après les faits concrets. Puis arrive le moment où cette communauté saisit qu'elle doit cesser d'employer les forces électromagnétiques de la nature de la mort ; et le regard tourné vers l'univers incommensurable, elle conçoit le désir intense d'une autre force de vie fondamentale. Elle a le désir du salut et c'est de ce premier désir que s'établit le premier contact direct – contact encore élémentaire – avec la Gnose, la nature divine véritable, que ne saurait expliquer la nature de la mort. Alors surgit le treizième éon, lequel n'attire plus seulement des forces de la nature ordinaire, mais aussi celles de la nature originelle. Un extraordinaire changement se produit dans le corps des membres de cette communauté. Le système magnétique de l'être aural, du cerveau et du cœur s'adapte à la nouvelle situation, où, corporellement, structurellement et fondamentalement, certaines voies sont rendues droites. Ce développement se poursuit, naturellement, non sans heurts et chaos. Le progrès est notoire, une joie nouvelle vibre dans la communauté. Mais l'égoïsme lui joue encore des

Il fait un plan selon lequel il faut se tenir prêt à toute offrande, même celle de son « moi », même celle de sa propre vie



tours. Pour exclure totalement le « moi », elle devra encore faire nombre d'expériences dont celle d'une nouvelle unité de groupe. Néanmoins, par le travail incessant de la communauté, le treizième éon s'affine toujours plus et il s'accorde toujours plus au cercle divin

en perdant peu à peu ce qu'il a de terrestre. En fonction de cette croissance, il exerce une influence croissante sur les personnes attirées dans sa sphère.

Il devient donc clair, à un moment donné, qu'il existe un treizième éon, de nombreux



archontes et une très grande communauté qui, bien que toujours dans le monde, n'est plus, en fait, de ce monde. Il n'existe plus grand-chose de terrestre dans sa nature et qualité électromagnétiques.

Il est donc évident que lorsque la crise décrite apparaît dans la nature ordinaire, et que tous les archontes et les éons sont privés d'une partie de leur force, rien n'arrive au treizième éon parce qu'il ne transmet aucune force dialectique ordinaire. Il n'est affecté en rien, ainsi que tous ceux qui appartiennent à sa sphère. Si, dans la nature ordinaire, une certaine civilisation décline, l'évolution de ceux qui appartiennent au treizième éon continue d'avancer, de force en force, et de magnificence en magnificence.

Pour le reste des humains, la roue tourne en

redescendant jusqu'au point de départ, puis un jour de manifestation recommence, l'humanité va péniblement au-devant d'un nouveau développement, cependant la nouvelle situation est quelque peu changée, en raison de la présence, dans la manifestation précédente, d'un groupe du treizième éon libéré et « racheté ». Car ce groupe n'abandonne pas l'humanité. Il n'est pas axé sur son propre salut, il s'occupe de ceux qui dépendent encore entièrement de la nature ordinaire, de la nature de la mort. Il leur envoie des messagers, des prophètes, des illuminés qui les appellent. Et si ces appelés s'orientent vers le véritable chemin, le chemin de Jean, ils rejoignent cette communauté, elle-même reliée à la Communauté Universelle en tant que maillon d'une longue chaîne. Ainsi la Communauté Universelle du trei-

Ce groupe n'abandonne personne, il n'est pas axé sur le salut personnel. Et le salut est déjà là !

| Vase ou coupe symbolique trouvée à Persépolis

zième éon devient toujours plus lumineuse, plus magnifique, plus puissante et plus énergique, et l'élévation des sanctifiés toujours plus facile. Voilà pourquoi il est dit dans la *Pistis Sophia* :

« S'ils invoquent les mystères de la magie de ceux qui se trouvent dans le Treizième Eon, ils l'accompliront de façon sûre et certaine, parce que je n'ai retiré aucune force de ce domaine. »

Puissiez-vous concevoir ce processus de salut comme une grande idée, comme une raison supérieure et suivre avec nous ce chemin de joie ☸

Sources : d'après J. van Rijckenborgh,
La Gnose originelle égyptienne,
tome I, chap. 17 ;
ainsi que du chap. 18 de la *Pistis Sophia*,
(Ed. du Septénaire, 219 Maison Rouge,
68650 Lapoutroie, France.



Tours du silence

Perdus dans les sables du désert de l'ancienne Perse se trouvent en beaucoup de lieux ces tours du silence. Gisants ici, les adeptes d'Ahura Mazda reposent depuis des millénaires, offrant leur corps ; redonnant à jamais leurs éléments corporels aux éléments, et leur lumière à la Lumière.

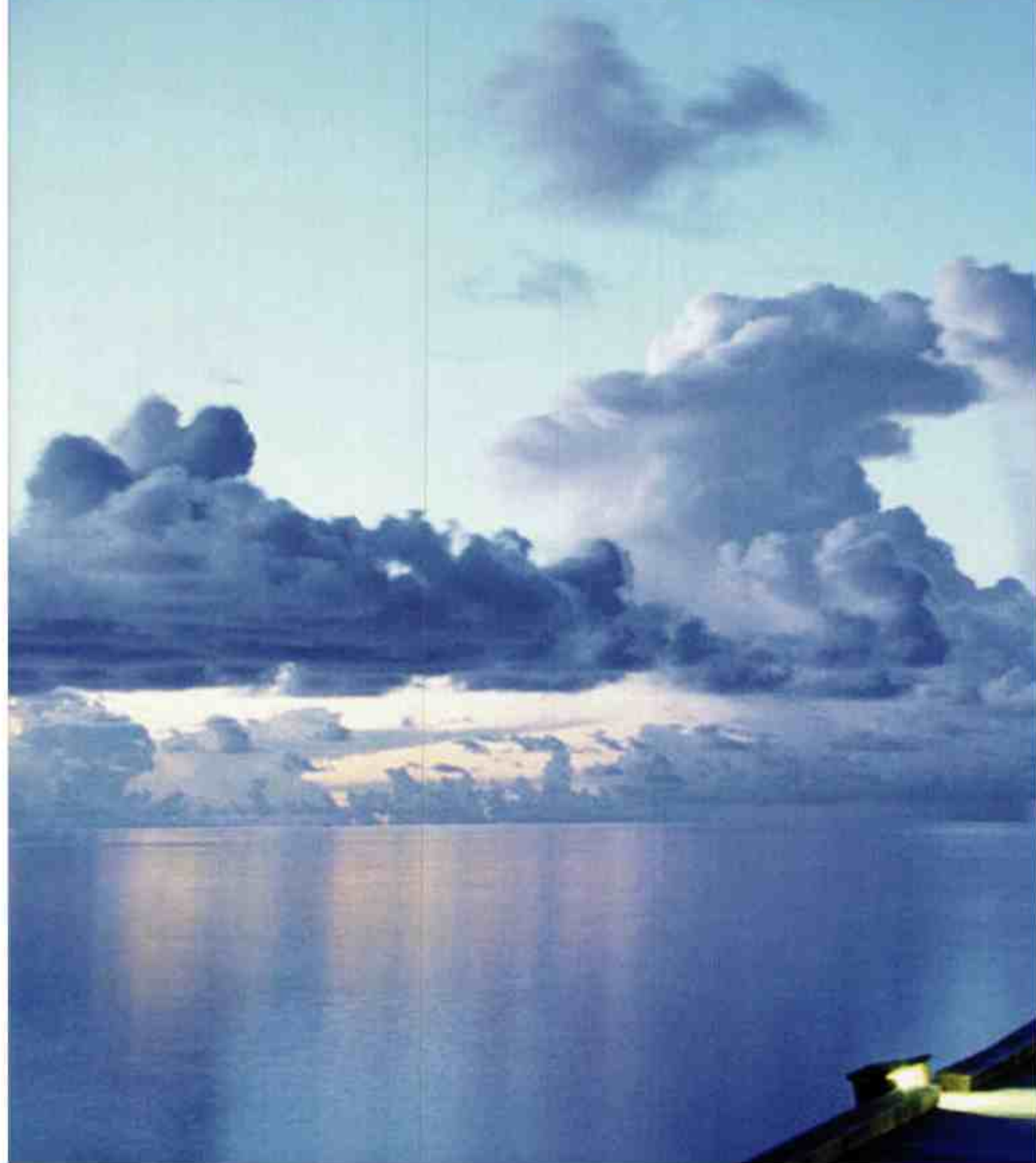
Ainsi, sans commencement ni fin, par la force de ses pensées, Ahura Mazda forme la matière première originelle, invisible et intangible, la forme idéale de tous les mondes qui naîtront : la Divinité elle-même. C'est le vêtement de la Divinité elle-même ; et ses créatures originelles seront revêtues du même vêtement, immuable et intangible.

Cette première matière vit, elle est vie, pensée et sentiment. De cette première matière a jailli notre monde et de ces formes lumineuses sublimes, notre humanité. L'origine du monde et de l'humanité repose sur le fait que quelque chose de l'Esprit est présent dans la matière !

Le comportement des disciples de Zoroastre était fondé sur trois éléments : la pensée juste, la parole juste et le comportement juste. C'est ainsi que les humains peuvent jeter un pont entre notre monde et la matière originelle.

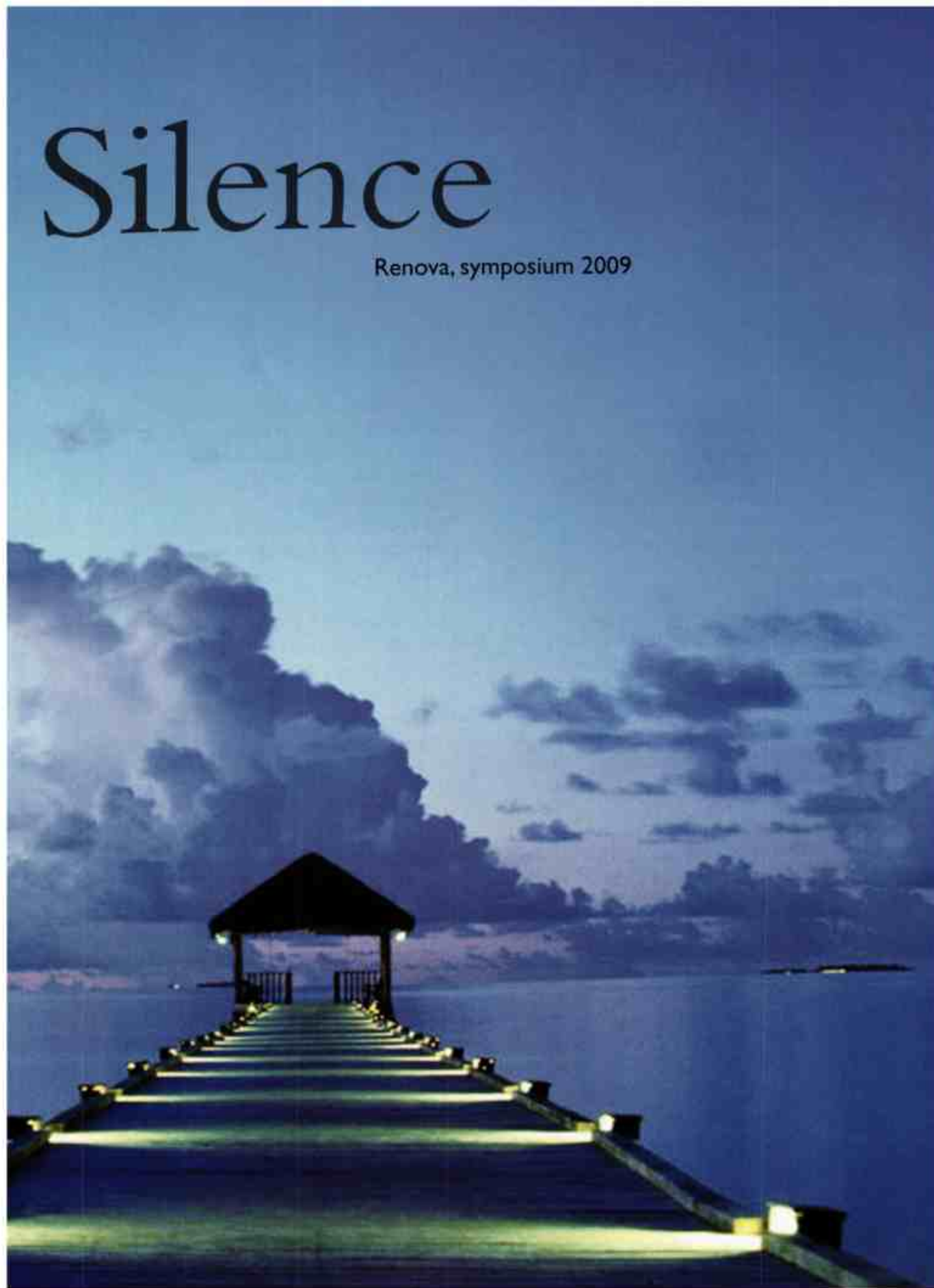


La voix du



Silence

Renova, symposium 2009



hermès trismégiste

H.W. Longfellow

Traversant le désert de l'Egypte
avec noblesse s'écoule le Nil.
Sur ses rives, les grandes statues de pierre
regardent en souriant avec patience.
Calmes, impérieuses, les pyramides
transpercent les cieux sans nuage,
et le sphinx, solennel, mystérieux,
fixe l'univers de ses yeux de pierre.

Mais où sont les anciens Egyptiens,
leurs rois et leurs demi-dieux ?
Rien n'en reste que des inscriptions
gravées dans la pierre et les cartouches.
Où sont donc Hélios, Ephaistos ?
Les aînés des dieux, les plus anciens ?
Mais où est Hermès Trismégiste ?
Et qui gardent donc tous leurs secrets ?

Où sont aujourd'hui les livres d'Hermès ?
les centaines de mille qu'il écrivit,
pillés par tous les thaumaturges,
perdus en de lointaines contrées,
et noyés pour toujours dans l'oubli.
Tout comme, lorsque souffle une tornade,
le sable en tourbillons, dans ce pays.
S'envole pour se noyer dans le fleuve !

Non substantiel, fantomatique,
semble cet adepte de la théurgie,
souvent en profonde méditation,
plongé comme dans une brume
vague, irréelle, fabuleuse.
Pour nos esprits, il pourrait apparaître
Déambuler dans un monde idéal,
Au pays des rêves.

Etait-il unique, ou l'un des nombreux
mêlant leurs noms et leurs renoms,
comme un cours d'eau qui dans son lit rassemble
et réunit beaucoup de ruisselets ?
Procédant de la force de son pouvoir
il s'amplifie, s'étale et s'élargit,
et mène les eaux douces de nombreuses sources.

Au bord du Nil, je le vois, errant.
Il s'arrête de temps en temps
pour réfléchir à l'union mystique
entre l'homme et Dieu ;
y croyant à moitié, il la ressent
avec un plaisir suprême ;
mais comment les dieux, eux-mêmes cachés,
élevaient-ils l'homme jusqu'à eux ?



Dans Thèbes aux cent portails,
sur ses grandes voies
souffle une brise divine, comme sacrée ;
et parmi les bruits discordants
d'une foule qui se bouscule
s'entendent au loin les voix célestes
d'un hymne olympien.

Qui qualifiera ses rêves de fallacieux ?
qui chercha ou a cherché
l'immense univers encore inexploré
de la pensée ?
Qui, confiant dans ses capacités,
selon les règles et d'une ligne,
pourra lui-même marquer la limite
entre l'humain et le divin ?

Trismégiste, le trois fois grand !
comment ton nom sublime
est-il descendu dans le temps
jusqu'en cette dernière lignée ?
Ceux dont les écrits ont péri
en même temps que leur vie
sont heureux si, les siècles s'effondrant,
leurs noms à jamais survivent.

De toi, ô prêtre d'Egypte,
je viens de trouver l'immense cimetière
du très imposant et sombre Passé
dans les herbes folles qui l'embroussaillent.
Et une présence devant moi a bougé,
une brise a flotté au-dessus de moi,
tel un souffle bientôt dissipé.

In the Harbor, 1882



une vie au service de la parole

Le symposium d'automne qui eut lieu à Renova avait pour thème "La Voix du Silence". En même temps l'attention était portée sur la personne de George R.S. Mead qui, il y a 100 ans, parvint à desceller les sources gnostiques datant du début de notre ère. Pour les chercheurs d'aujourd'hui, la force expressive de ces écrits gnostiques est toujours très parlante. Aussi avons-nous le plaisir de présenter dans ce numéro du Pentagramme les conférences de ce symposium.

De quelqu'un qui, à l'âge de vingt-neuf ans, rédige des essais sur "L'âme du monde" et qui, vers sa trentième année, publie un traité concernant Orphée, une traduction des Upanishads et une traduction de la "Pistis Sophia" de Valentin – traductions encore toujours réputées pour leurs qualités sensibles et subtiles – de cette personne on dira qu'elle a un brillant avenir devant elle. Or le personnage dont nous parlons avait déjà une histoire derrière lui car, comme en un tourbillon, l'histoire l'avait placé dans le milieu spirituel le plus avancé du siècle. Cet homme a certainement dû se demander quelques fois comment il avait abouti là.

Né en 1862 dans le sud de l'Angleterre, George Robert Stowe Mead était un esprit classique pénétrant, un jeune savant qui excellait en latin et en grec, et qui étudiait aussi, entre autres, le sanscrit. Disons que, dès son jeune âge, il était inspiré par la Gnose avec un sens particulier de la pureté.

Né sous le signe du Bélier, c'est avec l'énergie du feu d'Aries que, grâce à la lecture d'un livre tout juste paru portant sur le bouddhisme ésotérique, il entra en contact avec la Théosophie et, un an plus tard, avec H.P.B. ainsi que l'on désignait madame Blavatsky à Londres. Il avait alors 22 ans et était instituteur, mais il passait chaque semaine de vacances et chaque été auprès de cette dernière. Quelques années plus tard il interrompit sa carrière et devint son secrétaire personnel. En ces premières années de la Théosophie, cette grande initiée qu'était

madame Blavatsky, surnommée "le sphinx", confia à cet homme de 27 ans non seulement la responsabilité de toute sa correspondance en plus des clefs de son coffre, mais en outre la rédaction du périodique "Lucifer", organe de la jeune Société Théosophique. Et de temps à autre il devait lui rouler ses cigarettes.

Aux membres les plus anciens et les plus aguerris de la direction, que tout cela faisait sourciller, madame Blavatsky répondait : "*Mind you; George Mead is the only true theosophist!*" (Attention, George Mead est le seul vrai théosophe!). Ce qui leur clouait le bec...

Qu'est-ce qu'un théosophe ? Nous répondrions pour la plupart que c'est un membre de la Société Théosophique. Or le mot "Theosophia" signifie : la sagesse, soit "concernant Dieu", soit "venant de Dieu". Sous cette dénomination l'on trouve réunis ceux qui aspirent et recherchent l'inspiration et la sagesse divine. Les véritables membres de la Société Théosophique étaient amateurs de cette "sagesse concernant Dieu". Ils se rassemblaient sous la devise de la fraternité universelle et leur adage : "tat tvam asi" ("Tu es Cela") représente l'unité avec le divin, de même qu'avec tous les êtres vivants. Ils se consacraient à l'étude des Védas ainsi qu'à toute autre sagesse divine qui, selon Blavatsky, est composée de six systèmes orientaux et d'un seul occidental : La Gnose.

Pourtant, en amont de cette quête teintée d'orientalisme de la Sté Théosophique, il y avait déjà eu, depuis le « siècle des lumières »

– en fait depuis le début du 18^e siècle dans les territoires d'Allemagne et d'Europe centrale
 – un large mouvement connu sous le dénominateur commun de Théosophie. Par exemple, de l'auteur Johann Gichtel, célèbre pour avoir été l'éditeur de J. Böhme, avait paru en 1710 "Theosophia Practica". Des personnes comme Fichte à Berlin, Lopoukine à Moscou et Karl von Eckartshausen à Munich étaient des penseurs et des philosophes connus qui écrivaient sur cette Théosophie éclairée. Ce ne sont là que des noms, pensez-vous, mais retenez-les en attendant que nous y revenions.

Or voilà que, pour la science du 19^e siècle orientée sur la matière, cette voie de la Lumière, cette expérience directe du Divin, était complètement dépassée. On s'y opposait comme l'adolescent repousse ses parents. Taxée sans plus d'obsole et de risible, on la reniait avec une fureur fanatique, tandis que, dans les religions et églises anglicane, réformée ou catholique, cette approche était considérée comme inouïe et scandaleuse : seul le prêtre, le pasteur ou le presbytre était censé avoir connaissance des desseins de Dieu.

Autre est le cas de George Mead : il suit les traces encore plus en amont, au début de l'ère chrétienne, jusqu'à cette époque où selon son constat : "différentes fraternités théosophiques étaient actives : les fraternités de la gnose." Ces communautés, avant, pendant et après Jésus Christ, désiraient, cherchaient ou confessaient la vivante religion de la Lumière salvatrice. Elles faisaient la profession de foi de la "Theosophia", s'avançaient, de cœur et d'âme, vers la sagesse de Dieu. Et tous ces gens, écrit-il dans son livre *Le Mystère du Monde*, "ont sans exception fait l'expérience de l'Âme du monde, l'ont louangée et ont cherché à s'unir à elle. Car, comprenons-le bien, de quoi auraient-ils parlé d'autre ? Ils ont glorifié ce qui est réel et tangible, et non les fugitives manifestations matérielles."

Voilà ce qui est important pour nous : ces gens ont, par leur conduite et par leur amour pour la Lumière, fait l'expérience d'éprouver et de laisser agir Dieu lui-même, Dieu au

plus profond d'eux-mêmes. Or cette action, cette œuvre directe du divin en l'être humain qui s'y est préparé, est qualifiée d'activité de l'Esprit Saint. Ainsi, comprenons-nous maintenant la notion de theosophie de manière plus large, plus universelle, exactement comme le voyaient, en leur temps, les fondateurs de la société portant ce vocable. De cette façon, est théosophe, au sens véritable de ce mot, quiconque adopte la pensée de la fraternité universelle et se consacre à l'étude de la corrélation entre l'humain et le divin suprême.

Ce n'est pas seulement par esprit d'à-propos que Helena Petrovna Blavatsky a traité George Mead de "seul vrai théosophe" car, à la différence des autres membres de la Société Théosophique de l'époque, il ne s'intéressait pas qu'à la seule sagesse orientale. En effet, il considérait que c'était sa mission de desceller et faire redécouvrir le septième courant de la sagesse, celui de la Gnose. Mead était un travailleur acharné, mais si Blavatsky lui a donné la qualification de vrai théosophe, c'est à cause de son comportement. Elle écrit dans *Clés de la Théosophie* : "Dans le Grand Oeuvre, pour délivrer l'âme de l'être humain, il n'y a pas de place pour les personnalités, les êtres dotés d'un fort « ego » n'y sont pas admis, seuls sont retenus ceux capables de se montrer serviables et soumis."

George Mead fait preuve d'une spiritualité élevée. Spécialisé dans la littérature proto-chrétienne, il devient, inspiré par Blavatsky, un connaisseur en matière d'enseignement hermétique et de gnose antique. Ses œuvres comprennent des études concernant les éléments de la Gnose chrétienne et des religions du monde gréco-romain. Toute son énergie est consacrée à l'étude du gnosticisme, de l'hellénisme, du judaïsme et du christianisme. En outre, il est tout autant familier des philosophies bouddhistes. Il publie une traduction du sanscrit de la *Bhagavad Gita* ; sous l'influence de Blavatsky, il fait paraître en anglais une édition de l'évangile gnostique de *la Pistis Sophia*, dont un exemplaire était, déjà depuis 1785, déposé au British Museum. C'est en 1890 que cette

Car, depuis, d'un jour à l'autre, je n'ai plus ni travail, ni revenu, ni amis, ni débouché, ni lecteurs

traduction paraît par épisodes dans *Lucifer*, l'organe des théosophes (dont le titre n'a été choisi par Blavatsky que pour horrifier la bourgeoisie chrétienne). Par ailleurs, *Lucifer* était composé par Mead, son principal rédacteur.

Pour la *Pistis Sophia*, C.G. Jung se déplace à Londres afin de remercier Mead de sa traduction, et ce dernier rédige encore une série d'œuvres-clés qui vont s'avérer déterminantes pour le développement spirituel et mystique de l'occident contemporain. La première paraît en 1900 : *Fragments d'une Foi oubliée* ; la deuxième, en 1906, est *Hermès le Trois fois Grand*. Ces deux ouvrages permettent de découvrir le meilleur en la matière et, jusqu'à nos jours, ils sont très agréables à lire, pour autant qu'un style anglais quelque peu cérémoniel ne déplaie.

Depuis 110 ans, leur subtilité a toujours concurrencé les publications ultérieures sur le même terrain. Ce sont des études ferventes et précieuses, l'une sur la Gnose, l'autre sur la Sagesse d'Hermès. Mead donne la preuve de l'existence du septième courant de la Sagesse en démontrant qu'à côté des nombreuses sources orientales disponibles à cette époque, il y existe, à l'évidence, des sources occidentales. C'est grâce à lui que l'on dispose de textes originaux, subtils et profonds du début de notre ère.

Cinquante ans plus tard, Jan van Rijckenborgh a pu ainsi fonder, sur la Gnose originelle d'Hermès et sur la *Pistis Sophia*, ses explications

du chemin que les âmes doivent suivre.

Mais, à un moment donné, George Mead, honnête homme, amoureux de la vérité et d'une éthique supérieure, n'arrive plus à mettre en accord avec sa propre morale intérieure quelques nouveaux membres de la direction de la Sté Théosophique. Il n'aime pas non plus les tours de passe-passe des maîtres ni les phénomènes occultes. Il considère tout cela comme de grossières entraves à la quête spirituelle. Pour cette raison, Mead décline l'offre de devenir président de la société, préférant se consacrer à ses propres recherches, parmi lesquelles les écrits de la Gnose des premiers siècles sont prioritaires. Un ultime incident met en évidence qu'il ne peut plus s'associer à l'ostentation, à l'obligeante suffisance, aux illusions astrales et manifestations spirites visant à en imposer à l'extérieur. En 1908, il fait ses adieux à la Société Théosophique.

C'était là un acte de grand courage car, dès ce moment, explique-t-il, "du jour au lendemain, je n'avais plus ni travail, ni rentrées, ni cercle d'amis, ni débouchés, ni lecteurs". Avec lui, 700 membres quittent la Société Théosophique. Un an plus tard, en 1909, avec 150 amis, George Mead fonde "The Quest Society", une organisation se vouant à l'étude comparative des religions en se basant sur des fondements objectifs et scientifiques ; c'est avant tout une association de chercheurs selon l'âme et l'esprit. Sans aucun doute, George Mead s'en est tenu ainsi à l'impulsion de libération qui, durant les années suivant la mort de Blavatsky, s'était

faite très pressante. La même impulsion oblige Max Heindel à quitter aussi la Société Théosophique en 1906, et à fonder le "Rosicrucian Fellowship". Rudolf Steiner fera de même en 1912, pour continuer de manière autonome avec l'"Association Anthroposophique". Et l'initiative indépendante que prendra Krishnamurti à partir de 1929 s'explique par ce même appel à la libération.

Lorsqu'en 1908 George Mead quitte la Sté Théosophique, il a déjà publié la plus grande partie de ses importants ouvrages sur la spiritualité gréco-égyptienne.

Dans le hall d'entrée (à Renova) sont exposés quelques exemplaires du périodique "The Quest" édité à partir de 1910 par George et son épouse Laura Mead, plus effacée. Au sein de leur association du même nom, ils se réunissent chaque semaine : une fois entre membres, l'autre fois pour des lectures à l'attention d'intéressés. Hormis ces réunions, leur activité principale est la publication du trimestriel The Quest.

Mead en dit ceci : "Il n'y avait pas d'argent mais il y avait quelque chose de beaucoup mieux, de nombreux articles excellents et des contributions de premier ordre ; et l'ensemble représentait un travail plein d'amour. Nous ne pouvions pas nous permettre de rémunérer nos collaborateurs du moindre penny. Voilà le véritable mérite de *The Quest*, et, en tant que rédacteur, me voilà fier à juste titre, très fier d'ailleurs, quand je revois la liste de mes associés les plus estimés. Une liste que tout périodique aurait du mal à surpasser, obligé de travailler avec les moyens dont nous disposions." En effet, on trouve dans la revue *The Quest* des contributions d'auteurs importants, qui comprennent que, sous le manteau du secret et des mystères, se trouve en réalité "la sagesse éternelle" du développement spirituel de l'être humain. Parmi ceux qui contribuent au périodique, il y a Martin Buber (1878-1965), Gustav Meyrink (1868-1932), A.E. Waite, W.B. Yeats (1865-1939) et Gerhard Scholem (1897-1982), et encore bien d'autres. Pendant 18 ans après la mort de Blavatsky, George Mead a considéré

non seulement comme un privilège mais également comme une mission de garder éveillée la flamme d'un groupe travaillant spirituellement. Au sein de la Quest Society, il s'est consciencieusement acquitté de cette mission.

Dans la vitrine sont exposés ses 11 beaux volumes : *Echoes from the Gnosis* qu'il publia en 1908. L'Hymne de Jésus, La Crucifixion gnostique, Les Hymnes d'Hermès, Les Mystères de Mithra et les Oracles chaldéens qui y figurent parmi d'autres, constituent en quelque sorte un échantillon cartographique de ce qui se déroula autour de la Mer Méditerranée durant les premiers siècles de notre ère.

La vie de Mead et de ses collaborateurs embrasse une période qui se distingue par les recherches des esprits les plus remarquables sur ce qui constitue l'arrière-plan spirituel de l'être humain. Ce fut l'époque d'une quête fébrile des développements possibles de la psyché et de l'âme. Cette période s'étend du monde de la pensée de Blavatsky à celui d'un penseur comme C.G. Jung et d'un musicien comme Jaap van Zweden, qui relata récemment (à l'occasion d'une émission) comment il avait été formé par ses antécédents théosophiques.

Particulièrement intuitif en ce qui concerne la Gnose – ce que Quispel appelle la "réceptivité à la Gnose" et que les Rose-croix expriment par l'image de "la rose-du-cœur ouverte" – G.R.S. Mead, en tant que pionnier comme il n'y en eut que très peu, mit sa vie au service de la libération de ce qui fait la grandeur de l'Homme intérieur: l'Homme-Esprit originel. La « connaissance de la Gnose » confirma son cœur d'honnête chercheur et son incontestable conviction de la Vérité. Sa maxime personnelle en témoigne : « Connais donc la Lumière et lie-toi d'amitié avec Elle. » ☸



Quant à nous, nous ne sommes pas encore parvenus à cette contemplation. Nous ne sommes pas encore capables d'ouvrir les yeux de notre Noûs (esprit) et d'entrer dans la contemplation de l'immuable et inimaginable beauté du Bien. Tu ne la verras pas avant d'avoir désappris à parler d'elle, car la Gnose du Bien est silence divin comme apaisement de tous les sens.

Qui l'a trouvée une fois ne peut plus s'intéresser à autre chose. Qui l'a une fois contemplée n'a plus d'yeux pour rien d'autre, n'a plus d'oreilles pour rien d'autre ; car son corps même participe à l'immuabilité. En effet, toutes perceptions et incitations du corps ayant disparu, celui-ci demeure en repos.

L'apaisement de tous les sens signifie : participer en même temps au silence de la nature fondamentale. Alors s'éveille le Noûs, cette unité de la tête et du cœur qui fait éprouver une insondable paix intérieure. Dans ce silence, un feu s'enflamme avec une parfaite douceur.

Et l'énergie de ce feu clément nourrit le système corporel entier de telle sorte que ce silence nouveau renforce la paix intérieure. De cette manière tout notre être mûrit afin de percevoir la voix du silence.

J. van Rijckenborgh, *La Gnose originelle égyptienne*, tome 3

Les portraits du Fayoum sont au sommet de l'antiquité classique. Ils témoignent d'un raffinement artistique particulier alors qu'ils représentent des personnes peu connues. Nous pouvons considérer cet art comme l'expression dernière de la conscience la plus haute d'une époque : peu de temps après, il semble que se soit perdu tout cet acquis et que s'annonce l'art primitif du début du Moyen Âge, également en Egypte. Les momies et sarcophages égyptiens autour de El Fayoum étaient, au temps de l'Egypte romaine, décorés avec une représentation du décédé. Celui-ci, pendant sa vie, avait été portraituré, l'artiste peignant « au couteau », technique connue sous le terme d' « encaustique », procédé où l'on emploie des pigments naturels délayés dans de la cire fondue.



écho de la gnose

Une tradition millénaire nous dit qu'il y a une analogie fascinante entre le grand monde et le petit monde. Les initiés de tous les temps n'ont-ils pas toujours attiré l'attention sur le fait que chaque atome de notre corps a été 'emprunté' à l'univers et y retournera à nouveau? Celui qui veut le comprendre, qui veut s'en pénétrer, met toutes ses opinions préconçues de côté et pose un regard curieux de petit garçon, ou de petite fille, qui ne sait rien sauf qu'il doit être très attentif et silencieux s'il veut apprendre quelque chose.

Et que dit un scientifique moderne comme Andrew Knoll, un astronome de l'université de Harvard? « Nous ne sommes pas séparés de l'univers ; et, en étudiant l'univers, nous orientons en fait le miroir sur nous-mêmes. La science ne décrit pas un univers objectif qui serait quelque part, là-bas, à l'extérieur, alors que nous serions ici en tant qu'entités séparées. Nous faisons partie de cet univers, nous sommes formés des mêmes éléments, éléments qui se comportent selon des lois valables dans tout l'univers. « Cendres nous sommes, et cendres nous retournerons ; poussières d'étoiles nous sommes, et poussières d'étoiles nous redeviendrons. » ¹

Que nous faut-il pour comprendre et saisir cela? Le scientifique dit : « Il est difficile de connaître la vérité ; si quelqu'un trouve quelque chose qui ressemble à ce qu'il espérait trouver, il devra redoubler d'effort pour

contrôler sa méthode de travail. La raison pour laquelle un scientifique doit étudier pendant des années, passer des examens, obtenir des diplômes, un master, soumettre une thèse de doctorat, c'est surtout qu'il doit apprendre à se connaître lui-même, à examiner ses méthodes et ses ambitions. »

Et que dit le sage Ibn Tufayl (1105-1185) originaire de Cadix, Espagne, il y a presque 900 ans :

« Pour trouver la vérité il faut beaucoup de temps. Il faut ne s'occuper de rien d'autre, y consacrer toute son attention. La vérité que nous avons finalement pénétrée, nous l'avons trouvée en suivant scrupuleusement les indications de l'enseignement universel. Nous l'avons fait jusqu'à trouver une image claire de la vérité, d'abord par des recherches et des considérations théoriques, et dans un stade ultérieur, en faisant l'expérience d'une contemplation béatifique... Si vous êtes vraiment déterminé à faire cela et décidé à vous plonger dans cette tâche corps et âme, au petit matin vous louerez votre voyage dans la nuit en voyant vos efforts récompensés. Le Seigneur vous gratifiera et vous donnera satisfaction. Il vous fera cette suggestion : « Je suis ton compagnon de voyage, et à ta disposition si tu veux parcourir le chemin le moins accidenté, le moins dangereux et le plus court pour atteindre le but. » ²

George Mead serait profondément d'accord. Il écrit dans le premier tome de *Echo de la Gnose* :

« Pendant longtemps je suis passé dans un monde de pensées élevées et de sentiments purs, nés de ma consécration aux idées de l'une des fraternités théosophiques de l'Antiquité. Ces personnes se qualifiaient de disciples d'Hermès le trois fois grand et parlaient parfois de leur croyance comme de la religion du Noûs (Esprit). Elles vivaient en Egypte avant et au début de l'apparition du christianisme des premiers siècles.

Ce qui est resté de leur aspiration et de leurs écrits a été rassemblé et traduit par moi pour autant que j'aie été en mesure de bien transmettre leurs pensées. Des échos de la Gnose d'Hermès le trois fois grand ont ainsi traversé les siècles et sont devenus perceptibles aux oreilles actuelles, plus complets qu'avant et j'espère aussi plus clairs.

Cette Gnose d'Hermès, le dix mille fois grand comme on le qualifie parfois par exaltation, n'a rien de quelconque : son fondement est l'Amour divin. Elle a pour base la philosophie véritable et la science pure de l'homme et de la nature. C'est l'une des plus belles évocations de la Gnose. Elle déborde de sagesse et d'adoration, cette religion du Noûs.

Pour commencer, c'est une véritable religion pleine de dévouement, de piété et d'amour, fondée sur la juste activité et passivité de la pensée ; son but est la Gnose de l'existence véritable, le chemin du Bien qui conduit l'homme à Dieu. »

Et Mead poursuit :

« Est-ce que je parle trop de la Gnose d'Hermès le trois fois grand ?

Je ne fais que répéter ce qu'il enseigne (ou plutôt, ses disciples).

Je vise la Gnose, et non pas les formes d'expressions des disciples et auditeurs. Toutes ces formes d'expression, les nombreux enseignements ou discours sacrés de ceux qui suivent ce chemin, ne sont que des moyens pour guider les hommes vers cette connaissance, vers cette Gnose. Ce ne sont pas la Gnose elle-même. Tout ceci est comme un manteau qui cache la réalité et la gloire de la Vérité.

L'important c'est ce que ces théosophes de la tradition hermétique déclarent d'une voix unanime, tous pleinement convaincus intérieurement : il existe une Gnose, une certitude absolue et inépuisable. Et cela malgré l'opposition des illusions que la raison sceptique, les préjugés et la fausse spiritualité font miroiter. » Mead explique que la cause de la spiritualité apparente et du doute est que nous avons oublié notre double nature et laissons la direction de notre existence à notre forme mortelle. Il explique : « C'est le petit esprit de l'homme, le cours de son destin, qui crée la dualité extérieure. L'Esprit supérieur sait que l'intérieur et l'extérieur sont deux en un, se complètent eux-mêmes, l'un dans l'autre et en même temps l'un hors de l'autre.

Dans cette religion du Noûs (l'Esprit), l'opposition entre le cœur et la tête n'existe pas. Ce n'est pas uniquement un culte divin rationnel ou sentimental. C'est le chemin de la consé-

cration du cœur à la Gnose, les deux indissociablement unis. Ce sont les noces sacrées véritables de l'âme et de l'Esprit, de la vie et de la Lumière, l'ineffable unification de Dieu, la mère, et de Dieu, le père, dans l'homme divin. C'est le seul et l'unique, né du mystère des Mystères : le Logos. »

Et il poursuit :

« Comme j'ai assimilé beaucoup de choses de cette religion du Noûs, je voudrais noter quelques pensées, exprimer quelques impressions des enseignements splendides que cet esprit génial (Hermès) a gravé dans ma mémoire :

Le corps humain doit être considéré comme un temple, un sanctuaire du divin, l'édifice de Dieu le plus étonnant que nous puissions nous imaginer, plus beau que le plus beau temple construit par des mains d'hommes. Car ce temple naturel que la divinité a créé, est une copie de la grande image, le temple universel où demeure le fils de Dieu, l'homme.

Chaque atome, chaque groupe d'atomes, chaque membre, chaque articulation et organe est constitué selon le plan divin ; le corps est à l'image du grand sceau : ciel-terre, masculin-féminin, en Un.

Mais très peu nombreux sont ceux qui connaissent, ou ne font que rêver, des possibilités de ce temple vivant du divin ! Nous sommes devenus des tombeaux, car notre corps a perdu son éclat et ne vit que pour les choses de la mort, mort qu'il est aux choses de la Vie véritable.

Or la gnose du Noûs nous apprend à faire circuler à nouveau la Vie à travers les canaux morts de notre nature corporelle. Elle appelle le souffle de Dieu afin de vitaliser la substance de notre corps, pour que l'inspiration divine y fasse naître notre « autre soi », l'épouse divine en nous, perdue depuis longtemps. En l'aimant sincèrement, notre véritable soi renaîtra, ce

qui fait que l'on pourra parler du triangle parfait, corps-âme-esprit, rayonnant avec les trois joyaux de l'homme parfait. »

Mais en plus de tout cela, continue cet auteur, maître du paradoxal, qui fait toujours preuve d'une grande subtilité en ce qui concerne les choses de l'âme, en plus de tout cela : nous ne devons jamais perdre de vue la vie pratique dans notre monde et notre société :

« La Gnose ne dépend pas du temps et de l'espace, tandis que l'homme est conditionné par les diverses formes de la manifestation. De nos jours, celui qui renaît dans la Gnose, passe de l'état d'homme à celui d'homme véritable et de Christ ; ou comme Hermès le signifie : de l'état d'homme à celui d'esprit et de Dieu ; ou encore, dans le langage d'il y a cinq cents ans avant Hermès, de l'état d'homme à celui de bodhisatva et de Bouddha. »

Puis Mead arrive au point essentiel de son exposé :

« Si je comprends bien, l'essence de la pensée gnostique est la croyance que l'homme peut dépasser les limites de la dualité et devenir un être divin conscient. Il doit résoudre le problème de son époque et surmonter ses limites présentes. D'après moi, cela ne lui demande ni d'augmenter ses connaissances de la science moderne, des philosophies ou des religions actuelles, ni du peu qu'il apprendra des traditions incomplètes des sciences du passé, transmises par une succession de générations ignorantes et négligentes. Ce ne sont que de médiocres nourritures pour celui qui veut prendre part au monde de la pensée gnostique.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle nous en savons plus sur la physique, la théorie de la connaissance et beaucoup d'autres choses concernant le monde des phénomènes, mais savons-nous quelque chose de plus que les gnostiques

Ne vous laissez pas entraîner par les vagues démon- tées, mais profiter du courant qui mène à la côte, mettez le cap sur le port du salut et jetez-y l'ancre

du passé sur la Gnose en tant qu'expérience vivante » ?

Pour revenir à la Gnose : l'on doit se consacrer à la Gnose-qui-est-Dieu. Le don de soi véritable « n'est rien d'autre que la gnose de Dieu, » comme le dit Lactance dans une citation d'Hermès. Cette consécration mène à « la contemplation totale et parfaite », elle nécessite « d'apprendre à connaître les choses réelles, de réfléchir à leur nature et à la connaissance de Dieu, autrement dit : « d'être instruit de l'Essence universelle et de la Vision sublime. » Et cette Vision sublime n'est pas, si je le comprends bien, d'être mené parmi les nuées de l'au-delà avec exaltation, mais de recevoir une perception de l'Etre Existant Essentiel, le Seul et Unique Bien Universel. Car le maître de ce chemin apprend à son élève « la Gnose du Bien, qui est la Gnose de Dieu » :

C'est d'abord quand vous ne pourrez plus la formuler que vous la verrez. Car la Gnose du bien est le silence sacré dans le repos de chaque sens. Elle est l'accès à la 'conscience universelle, à l'intelligence englobant tout'. Car celui qui la voit, ne peut plus voir, ni percevoir, ni entendre autre chose... Et rayonnant autour de son esprit, la Gnose rayonne à travers toute son âme, son rayonnement dilue son corps entier et le transforme en une Âme véritable. Car il est possible, mon fils, qu'une âme humaine qui s'absorbe dans la beauté du Bien devienne pareille à Dieu, même si elle demeure encore dans un corps humain.

C'est le 'devenir-Dieu' ou 'apothéose' de l'être humain : il devient égal à Dieu, en devenant lui-même un Dieu. La beauté du Bien est l'ordre cosmique, et la méditation représente l'auto-réalisation, par laquelle l'âme est mise en contact avec l'âme cosmique.

Et à nouveau le véritable disciple de la Gnose avertit la foule contre le « sauvage courant » de l'ignorance : Ne vous laissez pas entraîner par le sauvage courant, mais si vous pouvez, faites usage du courant qui vous amène vers le rivage ; dans la tempête, mettez le cap sur le port du salut et jetez-y l'ancre. Cherchez alors celui qui vous prendra par la main et vous guidera vers les portes de la Gnose. Là-bas une lumière claire brille qui dissout les ténèbres et aucune âme n'y est assoupie, toutes sont lucides et toutes voient avec les yeux du cœur Celui qui veut être perçu. Aucune oreille ne peut l'entendre, aucun œil ne peut le voir, aucune langue ne peut parler de Lui, à part le Noûs (l'esprit) et le cœur.

Avec ces quelques courts fragments de *La Gnose du Noûs*, choisis parmi une profusion d'écrits sublimes, George Mead termine le premier tome de l' *Echo de la Gnose* « dans l'espoir qu'il y ait quelques personnes qui liront ces écrits et s'en enrichiront intérieurement. » ☸

1. Natalie Angier,
The beautiful basics of science, London,
Faber & Faber, 2008
2. Abu Bakr Muhammed
ibn Tufayl,
*Hayy Ibn Yazgon, Une
allégorie philosophique
de l'Espagne des Maures*,
Amsterdam,
Edition Bulaaq, 2005

Nous le cherchons mais ne le voyons pas,
Nous le disons imperceptible, sans couleur.
Nous l'écoutons sans l'entendre..
Il se fait rare, et il est insonore.
Essayez de l'appréhender, vous ne toucher rien.
Nous disons qu'il est subtil, plein de sérénité.

Or ces caractères impénétrables
Fusionnent en Unité.

Si l'Unité est en-haut, elle n'éclaire pas ;
Si elle est en-bas, elle n'assombrit pas.

Il s'étend sans fin ; et, indicible,
Il retourne à l'Unité du non-être.

Sa forme est sans forme,
Son image, sans image.
On le dit indéterminé, sans qualité.

Qui le rencontre ne voit ce qui en surgit..
Qui le suit ne voit ce qui est derrière lui.

Qui s'en tient au Tao du commencement
Maîtrise la vie quotidienne,
Et connaît l'origine des anciens temps.

Qui tient le fil de Tao fermement

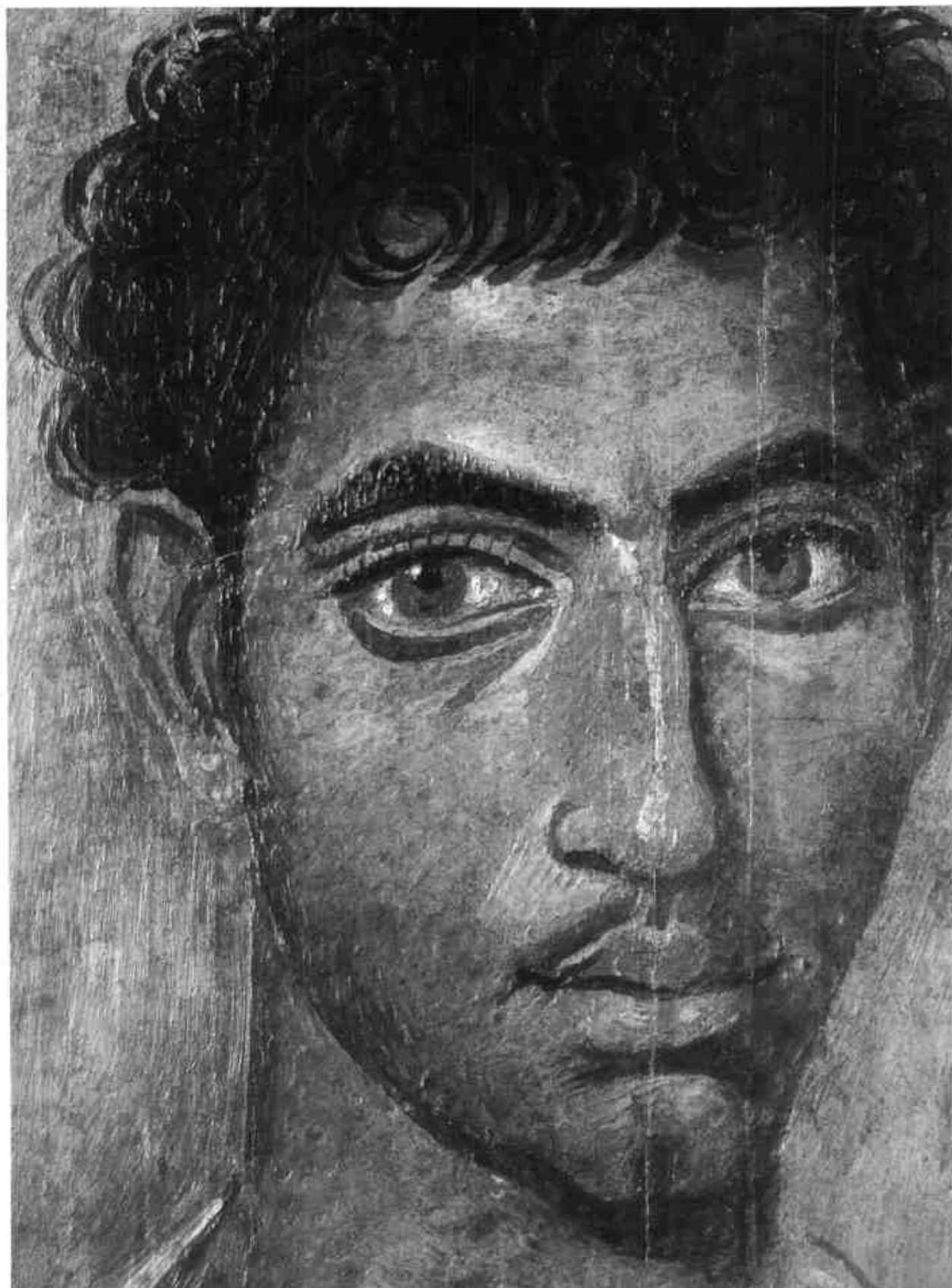
Et garde cette grande image,
Tout le terrestre accourt à lui,
Sans qu'il ne souffre aucun mal,
Dans le calme, la paix et la sérénité.

Merveilleuse musique et nourriture
Apaiseront l'étranger qui exprimera Tao,

Et Tao semblera fade et sans goût !

Tentons de voir Tao, il est invisible,
Tentons de l'entendre, il est inaudible,

Nous en profitons, il est inépuisable.





à propos de « la voix

En 1889, H.P. Blavatsky écrit à son amie française : « mon médecin désire que je prenne une quinzaine de jours de repos. J'ai besoin de changer d'horizon. » Sur ce, elle reçoit une invitation à venir à Fontainebleau, non loin de Paris. Cette proposition vient d'une amie américaine de Boston, la femme d'un sénateur des Etats Unis, Ida Candler, qui réside là avec sa fille. H.P. Blavatsky y demeure trois semaines.

En 1889, H.P. Blavatsky écrit à son amie française : « mon médecin désire que je prenne une quinzaine de jours de repos. J'ai besoin de changer d'horizon. » Sur ce, elle reçoit une invitation à venir à Fontainebleau, non loin de Paris. Cette proposition vient d'une amie américaine de Boston, la femme d'un sénateur des Etats Unis, Ida Candler, qui réside là avec sa fille. H.P. Blavatsky y demeure trois semaines.

Peu après son arrivée elle écrit trois lettres pleines d'entrain à sa sœur Nadia : ce changement lui a fait du bien. Elle, qui autrement, se déplace en chaise roulante, s'est même promenée « sur ses propres jambes embarrassées, dit-elle, entre d'énormes chênes et pins écossais aux noms tout à fait historiques. J'ai simplement demeuré tous les jours dans le bois. »

Dans l'histoire de l'ésotérisme cependant, sa visite à Fontainebleau n'est pas remarquable parce qu'elle y alla pour un changement d'air, mais surtout parce qu'elle y écrivit une grande partie de *La Voix du Silence*. Peut-être que d'échapper à l'atmosphère polluée et embrumée de Londres la porta à écrire ce précieux petit livre.

Dans son autobiographie, Mme Annie Besant fait, de sa visite à Fontainebleau où HPB commença *La Voix du Silence*, la mention suivante : « J'étais appelée à Paris pour [...] un grand congrès qui devait se tenir du 15 au 20 juillet, et je suis allée passer un jour ou deux à Fontainebleau auprès de H.P. Blavatsky, qui y séjournait pour deux semaines de repos. Là je la trouvai occupée à traduire de merveilleux fragments du

Livre des Préceptes d'Or maintenant connu sous le titre de *La Voix du Silence*. Elle l'a rapidement rédigé, sans même un brouillon ; ce soir-là elle me le laissa pour que je juge si « l'anglais en était acceptable. » Herbert Burrows était présent ainsi que madame Candler, une fidèle théosophe américaine ; et nous nous assîmes autour de HPB pendant la lecture. La traduction était dans un anglais parfait et magnifique, fluide et musical ; nous ne trouvâmes que deux mots à changer et elle nous regarda comme une enfant surprise, étonnée de nos louanges – des louanges auxquelles souscrirait toute personne littérairement sensible qui lirait ce poème merveilleux. »

La Voix du Silence a donné lieu à bien des écrits. Le célèbre docteur bouddhiste-zen Suzuki, a témoigné de l'authenticité de ce splendide opuscule. Il écrit à ce propos : « Sans aucun doute, Mme Blavatsky fut-elle initiée jusqu'à un certain point aux enseignements profonds du Mahayana et en rapporta, en tant que théosophe, ce qu'elle pensait approprié au monde occidental. » Et George Mead, cet homme à qui nous avons donné tant d'attention au cours de ce symposium, raconte que HPB l'avait invité à lire le manuscrit de *La Voix du Silence*. Il nous raconte : « Je lui dis que c'était ce qu'il y avait de plus grand dans toute notre littérature théosophique. Et, contrairement à mes habitudes, je m'efforçai d'exprimer quelque chose de l'enthousiasme que je ressentais. Mais HPB n'était pas satisfaite de son travail et transmit son inquiétude : dans sa traduction, elle n'avait pas réussi à rendre

du silence »

parfaitement l'original... C'était un de ses traits de caractère majeurs. Elle n'était jamais assurée de son travail littéraire et écoutait avec bonne humeur toutes les critiques, même de personnes qui auraient mieux fait de ne pas ouvrir la bouche. Assez bizarrement, elle se souciait de ses meilleurs articles et travaux, et elle avait plus confiance dans ses écrits polémistes.

La Voix du Silence comprend en fait trois parties provenant du *Livre des Préceptes d'Or*. La première a pour titre celui du livre, la deuxième est intitulée Les Deux Sentiers – celui des yeux et celui du cœur – et la troisième, Les Sept Portails. A sa parution, Mme Blavatsky, déclara : « Le Livre des Préceptes d'Or contient la sagesse obligatoire dans toute école orientée sur la vie universelle de l'esprit. »

Quand J. van Rijckenborgh et les siens, après la deuxième guerre mondiale, reprit le travail du Lectorium Rosicrucianum – une véritable école de l'esprit – ce fut *La Voix du Silence* qu'il plaça en premier devant la conscience des élèves à l'épreuve de l'époque. Et il dit de cette œuvre : « Le Livre des Préceptes d'Or est un ouvrage dont le contenu a été fait et est fait uniquement pour les élèves des écoles intérieures sérieuses. Il en résulte que l'extrait intitulé *La Voix du Silence* ne peut être transmis qu'au « très petit nombre ».

Ce petit nombre se réfère à ces personnes qui veulent tout faire pour parvenir à la Lumière, au royaume originel, à la Gnose, comme nous en avons entendu parler durant cette journée. Ce sont elles qui, pour atteindre cet objectif,

sont prêtes à « perdre leur moi » au service de l'homme supérieur, de l'homme divin par la naissance ce l'âme.

Essayons maintenant de vous pénétrer de la beauté et de l'essence même de *La Voix du Silence* :

« Qui veut entendre et comprendre la voix de Nada, « le Son Muet », doit apprendre la nature de Dhâranâ. »

Dhâranâ est une parfaite concentration de l'âme, la pensée supérieure exclusivement voulue par Dieu sur tel ou tel sujet intérieur, alors que l'on a abandonné tout ce qui appartient à l'univers extérieur ou monde des sens. L'« Autre divin » peut nous parler dans notre vie par l'union alchimique au moyen des noces alchimiques : le grand mystère de la Rose-Croix.

Ces préceptes sont exclusivement destinés à celui qui est libéré des dangers de l'« Iddhi inférieur », c'est-à-dire : ils sont destinés à ceux qui veulent suivre le chemin des véritablement Grands, et ne s'opposent pas au courant des desseins divins par un instinct de conservation dur comme fer. Si l'élève cesse d'apprécier la multiplicité extérieure du monde sensoriel, il finira par discerner l'Un. Ce sera sous forme d'un puissant rayon de Lumière fendant les ténèbres de l'existence terrestre, d'une éclaircie intense, de l'illumination intérieure dont parle la littérature mystique du monde entier.

Il en percevra la sonorité interne, que le monde extérieur ne saurait étouffer : la voix de Nada, le « son muet ». La Voix du Père s'adresse de



Le chemin de Chailly, vers Fontainebleau. Peinture de Claude Monet, 1864.
C'est dans les bois de Fontainebleau que Blavatsky traduit *La voix du silence*

nouveau au cœur du Fils, perdu et retrouvé. Croyez, auditeurs, qu'il est évident que dans le temps de cette conférence il est impossible de rendre justement compte de ce joyau éblouissant.

À propos du titre, la traduction littérale du sanscrit serait : « La voix qui résonne dans le spirituel. » C'est seulement dans le premier chapitre qu'est résumé clairement de quelle manière le chercheur en vient à la connaissance et à la sagesse. Il doit traverser trois salles pour arriver dans la « vallée de la béatitude » : la salle de la douleur ignorante, la salle de l'apprentissage purificateur, et la salle de la sagesse.

J. van Rijckenborgh a dédié un grand nombre de conférences à ce seul premier chapitre. Chacune de ses règles peut nous donner une véritable idée de la profondeur de *La Voix du Silence*. « Nous, les humains, nous parlons entre nous par le moyen de notre conscience liée à l'espace-temps. Si nous réussissons éventuellement, par un désir et une aspiration uniques, à libérer notre âme, alors notre Soi divin peut se faire de

nouveau entendre en elle, il est alors question de la véritable pensée, qui est : contempler le plan, le dessein divin, puis en témoigner. On peut commencer à dire de cet homme qu'il ne fait plus qu'un selon le corps, l'âme et l'esprit. Ce n'est qu'à ce moment que le Chemin se montre au disciple. »

Dès l'instant Le Livre des Préceptes d'Or s'adresse au disciple intérieurement : « Si ton âme sourit en se baignant dans le soleil de ta vie [...] si ton âme pleure en son château d'illusion, si ton âme se débat pour briser le fil d'argent qui l'attache au Maître, sache-le, disciple, c'est de la terre qu'est ton âme. »

Quand l'élève se trouve ainsi sur le Chemin, il entend pour la première fois *La Voix du Silence*. C'est la voix du Dieu intime qui lui parle, le Dieu intérieur ; Krishna, chez les anciens Indous, appelé « Christos » par les gnostiques du passé. Cette voix est celle de l'Esprit qui descend pour se relier, par son âme, avec l'être de la nature terrestre. Rien ni personne ne peut faire quoi que ce soit pour l'être humain si cette

Quand on se laisse entraîner par la suite continuelle des émotions, comment pourrait-on être de l'éternité ?

Voix ne lui parle pas. L'âme occupe ici une position clef. Si *La Voix du Silence* est perçue, parce que l'âme peut la comprendre, cette Voix devient son Guide pour toujours. Et ce n'est que si elle suit et obéit à ce Guide qu'elle est capable de traverser une première phase dangereuse, car la Voix parle de pratiques que nous connaissons bien.

N'y a-t-il pas dans la vie matérielle des hauts et des bas ? Quand un être est jeune, fort et en bonne santé, comme on dit, qu'il a le « vent dans les voiles », qu'il « se baigne dans le soleil de sa vie » et chante dans son corps de chair, qui ne le lui souhaiterait-il pas ? Cependant, à un moment, il se sent prisonnier du « château de ses illusions », complètement absorbé par le « tumulte du monde » ; et à un autre moment, il prête l'oreille à la voix grondante des chimères.

Et il est touché par les « chaudes larmes de la douleur, assourdi par les cris de détresse » et pénètre du drame de la misère. Un instant il nous est donné une raison pour aller au devant de la vie avec optimisme ; à l'instant suivant l'horreur nous foudroie. Qui le dénierait ?

Et *La Voix du Silence*, la voix intérieure de Christos dit à l'âme de celui qui commence le Chemin : « Que ton âme ne suive pas et n'accompagne pas toutes ces voix changeantes de l'être sensuel ! » Ne marche pas dans la joie du moment ni dans la douleur d'un instant.

Si on se laisse aspirer par la suite incessante des émotions, comment peut-on être de l'éternité ? Écrivez cela dans votre cœur : quand votre âme est ballottée dans le courant incessant des émo-

tions et que d'un moment à l'autre elle en est touchée, alors elle coupe le fil d'argent qui la relie au Maître, elle ne peut pas se tenir avec lui dans le silence. Sans indifférence pour le passage par la salle du savoir et des découvertes – car comment l'âme le pourrait-elle ? – l'âme doit néanmoins se libérer de toute émotion, tant de la joie que de la sécheresse, toujours axée sur sa liaison sublime avec la Lumière, avec Christos, sachant qu'elle, l'âme, contribue ainsi de son mieux à forger en unité l'Esprit, l'âme et le corps.

Et nous ne voulons conclure ces préceptes que par un seul mot :

« Mais, disciple, que, la tête froide, la chair passive et l'âme pure et dure comme un diamant scintillant, le soleil ne réchauffe pas ton cœur, que son éclat n'y pénètre pas, que les sons mystiques retentissant des hauteurs de l'Akasha n'atteignent pas ton oreille. »

Car lorsque l'âme chantera son nouvel hymne, rappelle-toi du retentissement et de la structure « du son spirituel » de *La Voix du Silence*, un langage et une parole surgissant de la seule et unique source de sagesse et de vie.

Vois, âme, tu es devenue la Lumière, tu es devenue le Son, tu es ton Maître et ton Dieu.

Tu es toi-même l'objet de ta recherche : la Voix ininterrompue qui résonne à travers les éternités, exempte de changement, exempte de péché, les sept sons en un seul, la Voix du Silence ☸

« ton dieu et mon dieu »

Pour le rose-croix, un temple représente un rayon du grand Temple « qui est au milieu », un rayon du soleil divin qui englobe tout et tous. Celui qui trouve la Lumière dans le temple a la possibilité de s'élever. Touché comme par les rayons du soleil, il peut voir ce qui est éclairé dans son être. Comme le soleil est le point central, la source de la vie de tout ce qui existe dans l'univers qui nous entoure, ainsi Dieu est-il la source d'où provient tout ce qui est apparu, la source qui éclaire tout, par qui et de qui tout provient et vers qui tout retourne.

Le sage chinois Lao Tseu le formule ainsi :
Par l'Un, le ciel est limpide
Par l'Un, la terre est ferme,
Par l'Un, les esprits sont éclairés
Par l'Un, sont engendrées les dix mille choses.

LA RECHERCHE DE LA RÉALITÉ Tôt ou tard dans la vie, vient le moment où l'on commence à réfléchir à la vérité, à se demander comment la trouver, à se poser des questions sur l'existence de Dieu et sur le but de notre existence en tant que créatures d'ici-bas sur terre. Quelques-uns disent qu'il n'y a pas d'autre réalité ; que le monde ne contient rien de permanent et que la réalité, en ce qui concerne les humains, ne consiste qu'en une expérience de courte durée.

Ce que nous voyons aurait été produit par hasard, à la suite d'un processus naturel. D'autres croient que le monde a été fait par un créateur divin, un créateur qui s'occuperait de nous, les hommes, un créateur qui nous distribuerait récompenses ou punitions... La religion établie en témoigne. Les non-croyants vont un peu plus loin en essayant de répondre à des questions comme : Pourquoi tant de confusion sur terre ? Pourquoi un tel chaos ? Pourquoi nulle part l'harmonie et partout la souffrance permanente ? Pourquoi l'impiété est-elle si florissante ?

C'est ici que commence l'étude de la réalité. Dans le monde, autour de nous, nous voyons une immense profusion de formes. Par exemple, le cheval : il y en a des milliers, tous

différents, mais d'un seul type : le cheval. Une rose ou une feuille de chêne, il y en a une quantité énorme mais on les reconnaît toujours ; pourtant, il n'y en a pas deux pareilles, chacune ont leur propre forme. Et nous continuons à réfléchir, car nous percevons l'Un et le multiple. Le problème, maintenant, est que la recherche de beaucoup de choses est possible parce qu'elles sont visibles, alors que l'Un ne l'est jamais. On déduit son existence uniquement de la multiplicité. Il est donc assez paradoxal de considérer l'existence de l'Un comme plus réelle que celle de la multiplicité !

TOUT EST EN DEVENIR Dans le monde visible de la nature, tout change continuellement. Tout s'occupe à naître et à mourir, ou s'agite entre les deux. Rien ne parvient à la perfection. Les phénomènes de la nature, dit Platon, « évoluent » toujours mais jamais ne « sont ».

A propos des phénomènes de la nature, nos cinq sens disent qu'ils sont réels. Mais la raison nous dit aussi que l'Un, le mystérieux, toujours en train de créer et toujours égal à lui-même, pourrait bien être plus réel que ses productions toujours changeantes. Platon écrit aussi que la connaissance une et totale existe déjà profondément en nous-mêmes. A partir de l'intellect, nous pourrions passer à une forme de pensée supérieure appelée « raison » ; ou, comme nous l'apprend la sagesse gnostique, à nous mettre à penser avec le cœur.

TRAITÉ SUR L'UNITÉ ET LA MULTIPLICITÉ

Le cœur est le point central, le noyau des choses, de même le cœur humain. Le cœur est non seulement le moteur de notre existence mais aussi la source de la connaissance accessible la plus profonde. Le cœur nous relie à l'Un, l'intelligence, au multiple. Maître Eckhart (1260-1328), mystique allemand, déclare : « Dieu est partout et il est parfait partout. Dieu seul agit en toutes choses dans leur essence... Dieu est au plus profond de chaque chose en particulier. » Et vous connaissez certainement ce précepte soufi :

*« Dieu dort dans le roc,
rêve dans la plante,
bouge avec l'animal,
et s'éveille dans l'homme. »*

QUI SUIS-JE ? Notre connaissance du multiple, de la multiplicité de la nature, est à notre époque si étendue qu'elle englobe le monde entier. Grâce à elle nous pouvons nous engager dans une nouvelle évolution : celle de l'homme se découvrant lui-même. Avec la découverte de son être intérieur, il fait la découverte de la vraie nature de sa conscience. A partir de la multiplicité, il cherche l'unité. Et Peter Russell, un scientifique et philosophe de notre temps, en vient à penser que : « Le fait même de s'efforcer de trouver est comme de chercher à s'éclairer avec une lampe de poche dans une pièce sombre, alors que l'on est en quête de la Lumière. Tout ce que vous trouvez sont les diverses choses de

cette chambre sur lesquelles tombe la lumière de votre lampe. C'est la même chose que de chercher à voir ce qui donne lieu à chaque expérience. Ce que je trouve ce sont les différents concepts, images et sentiments sur lesquels l'attention se tourne. Mais ce sont tous des objets de l'expérience : ils ne peuvent donc pas avoir donné lieu à l'expérience... »

« Qu'est-ce que le « moi » ? Une recherche précise vous fera découvrir que ce que vous voulez dire avec votre « moi » est le dépotoir où s'entassent les expériences et les souvenirs, » conclut Erwin Schrödinger.

Qu'est-ce qu'il reste si l'esprit devient silencieux, si l'ensemble des pensées, sentiments, perceptions et souvenirs, auxquels nous nous identifions habituellement, disparaît ? Nous approchons-nous ainsi de la source, du centre même de notre être véritable ? Les mystiques scrutent l'intérieur d'eux-mêmes et y trouvent leur nature essentielle. Ils supposent que Dieu est l'essence de leur « soi », qui représente le « moi » dépouillé de ses traits de caractère personnels. « Je suis » est aussi l'un des noms du Dieu de la Bible : Jahweh.

Un autre nom de Dieu est l'Un. Qui part de cet « Un » en lui-même, qui trouve Dieu en lui-même, acquiert une image absolument nouvelle du monde. Si nous assimilons Dieu à notre conscience ordinaire, ce concept revêt une autre signification. Nous retrouvons tous



Le temple d'Ephèse (reconstruit) était dédié à Artémis, déesse de l'amour et personnification de la lune. Dans l'enseignement universel elle est le symbole de l'âme pure, éternellement vierge

les jours cela dans les pensées, les religions et les convictions religieuses des gens autour de nous, ce sont eux qui pensent : « Ton Dieu » et « Mon Dieu ».

La conscience du « moi » crée la multiplicité. Le « moi » est sans cesse occupé à séparer, à diviser. Il fait de quelqu'un son ami, d'un autre son ennemi. Souvent l'ennemi d'hier devient l'ami du lendemain. Et ce que l'un rejette, un autre le trouve bon.

Peut-on vivre en même temps deux choses qui s'excluent l'une l'autre ?

C'est tantôt l'une, tantôt l'autre ; un certain « moi » en fait une chose mauvaise, un autre « moi » en fera une chose bonne. Tant que l'on sépare et divise en bien et mal, nous donnons à notre Dieu ce même caractère.

Il est temps de comprendre qu'il faut ne plus faire qu'un seul Dieu de « ton Dieu et mon Dieu ».

UN NUAGE PORTEUR DE DIEU Mikhaïl Naimi écrit dans *Le Livre de Mirdad* : « La Parole de Dieu est un creuset. Ce qu'il crée il le fait fondre et fusionner en une unité, sans accepter rien parce qu'il a de la valeur, et sans rejeter rien parce qu'il est sans valeur ... La parole de l'homme est un crible. Ce qu'elle crée sème lutte et division... Ne passez jamais rien au crible ! Car la parole de Dieu est vie, et la vie est un creuset dans lequel tout est conduit à une indivisible unité ; tout est en parfait équilibre et digne de son créateur. Compagnons, ne passez rien au crible et vous deviendrez d'une stature si immensément grande que vous ne passerez dans aucun crible. Cherchez d'abord à connaître la Parole de Dieu pour connaître qu'elle sera votre propre parole... Car votre parole et celle de Dieu ne font qu'une, bien que la vôtre soit encore voilée...

Jamais les possibilités d'une nouvelle compréhension n'étaient devenues si grandes

En passant au crible vous construisez des barrières et des clôtures dans le monde. Ne pensez et ne comprenez-vous pas que votre chair et votre sang ne sont pas à vous seuls, mais que tous ces corps merveilleux sont composés des mêmes éléments ?

Que la terre que vos mains travaillent est également le séjour de toutes les créatures qui la peuplent ?

Qu'il s'agit de la même terre ?

Que la lumière des yeux de tous est la même, ainsi que la vie grâce à laquelle nous voyons ? Nous respirons le même air. La source qui coule dans tous les cœurs est la même. Nous partageons tous joies et douleurs...

L'amour de la vie est même ce que chacun fait sans cesse surgir au milieu de ses plus profondes souffrances ... »

Quant aux barrières elles proviennent des illusions, non de la vérité. Car, poursuit Mirdad : « Dieu est l'océan, nous sommes les nuages. Et un nuage n'est-il pas un nuage parce qu'il contient de l'eau de l'océan ? Fou le nuage qui gaspillerait sa vie en essayant de la fixer dans l'espace ; ou de préserver pour toujours sa forme ou son identité. Cette folle tentative ne lui ferait-elle pas récolter qu'espoirs déçus et triste vanité ?

A moins qu'il ne se perde, il ne peut se trouver. L'homme est un nuage porteur de Dieu. S'il ne se vide pas de lui-même, il ne se trouvera pas lui-même. Qui se perd dans la Parole peut comprendre que la parole est elle-même, oui, son moi. Quelle joie de se perdre ainsi ! »

Nous sommes libres de choisir et non plus enchaînés aux traditions spirituelles dans lesquelles nous sommes nés. Nous sommes au courant des cultures de l'autre côté du monde comme le bouddhisme, l'hindouisme, le soufisme, l'ancien gnosticisme, la sagesse hermétique, le mysticisme du passé, la pensée moderne... Le désir de l'éveil intérieur n'a-t-il jamais été aussi grand qu'aujourd'hui ? Des revues, des films, des livres paraissent à profusion relativement à tous les problèmes de la vie ; méditation et yoga semblent proposer des solutions. Si nous devenons vraiment conscients de notre nature terrestre, cela signifiera peut-être une totale révolution de notre part.

Un être dont les pensées se retournent et se réforment ainsi devant la multiplicité des choses sera-t-il en mesure d'entreprendre un revirement fondamental ? Oui, au moment où il ne passera plus au crible le spirituel, Dieu lui-même ! Et où il n'attribuera pas à Dieu sa propre intelligence toute humaine. De telle sorte que soit pour lui significative la fameuse parole :

*Et la Parole était la vie
Et la Vie était la Lumière des hommes,
Et la Lumière luit dans les ténèbres
Mais les ténèbres ne l'ont pas comprise.*

La compréhension est le propre de l'âme Dans la « Réprimande de l'âme », écrit attribué à Hermès Trismégiste, nous lisons :

Si quelque chose est simple, il est évident que la manière de l'employer sera simple et sans heurt

Je vais décrire ton état d'être, ô âme, car j'y ai longuement pensé.

Tu dis que tu aimerais bien être débarrassée des peines et difficultés, mais en réalité tu les cherches, tu cours après, et tu jalouses ceux qui en ont.

Tu dis que tu désires la chance et le bonheur, mais en réalité tu passes à côté, tu t'en détournes et tu refuses de prendre le chemin qui y mène. Cette attitude est contradictoire. Elle ne convient qu'à quelqu'un qui n'est pas simple, qui ignore l'unité, en qui se mêlent et se combinent des éléments disparates. Car si quelqu'un est simple, il va sans dire que ses façons d'agir seront simples et sans conflits.

Il est évident que les sens et les êtres composés admettent des choses composées, mais l'esprit qui est simple et indivisible n'admet que le simple et l'indivisible. Remarque combien les pensées, si elles se rapportent à des choses composées concrètes, perdent la simplicité propre à la vérité et la joie de la véritable connaissance.

Quand la pensée revient à la simplicité, quand elle délaisse tout ce qui est composé et mêlé et se détourne des choses composées de l'espace et du temps, alors la pensée comprend ce qui est simple et éternel.

Ces explications montrent à l'évidence que la vie de l'âme dépend de son rejet du monde matériel, et que son séjour dans ce monde est la cause de ses souffrances et de sa mort.

Cherche, ô âme, la véritable compréhension à travers les choses existantes et apprends à concevoir leur essence tout en négligeant leurs qualités et quantités. L'existence et l'essence des choses sont des concepts simples que l'âme peut, immédiatement et sans intermédiaire, saisir ; tandis que leur quantités et qualités sont multiples et limitées par l'espace et le temps.

Et sache, ô âme, qu'il est impossible d'acquérir quelque compréhension dans le monde de la multiplicité. Dans ce monde tu ne peux ni demeurer ni rien appréhender. La compréhension est le propre de l'âme. Or la compréhension véritable délaisse les choses de l'extérieur. Saisis la connaissance de la simplicité et ignore la multiplicité. » ❀

« De quelle matrice, de quelle semence, l'homme renaîtra-t-il ? »

Hermès répond : « De la Sophia qui pense dans le silence. »

Cette matrice, cette matière de la Sophia, cette substance originelle existe loin de la dégradation de notre champ d'existence. La Sophia – la Sagesse originelle – est dans le silence, c'est-à-dire dans l'espace libre originel. Or toutes les particules de cette matière sont chargées de grandes forces divines : les idées du Logos. C'est la semence du Seul Bien.

Dès que cette merveilleuse semence, la matière de la Sophia, parvient à pénétrer la pensée devenue silencieuse, l'homme originel retrouve la vie et respire de la Sophia et dans la Sophia. Et de cette pensée va vivre le corps astral ; de ce corps astral, le corps éthérique ; et de ce corps éthérique, le corps physique. Ainsi commence la transfiguration.

D'après J. van Rijenborgh, (GOE IV, chap.XIX)